

Rome, il m'apparaît comme un croisé doublé d'un magnifique chef de mousquetaires. Il n'est que simple capitaine, mais il est déjà le chef moral de toute cette noblesse, de toute cette bourgeoisie d'élite, qui vient chercher la mort pour Dieu et pour sa foi, mais qui veut qu'on l'y conduise élégamment et gaillardement. La belle figure de Charette, aux lignes des Bourbons, aux arêtes des Condés ; ce regard mobile qui se change en éclairs, cette haute stature qui domine ses compagnons ; bref, cet ensemble de soldat et de grand seigneur, tout cela fascine et on se serre autour de lui.

Sur le front de bandière de Castelfidardo il leur prouva, sans plus tarder, que le camarade était solide. Il se battit au sabre, en combat singulier, avec un officier piémontais.

Je n'ai pas le temps d'énumérer tous ses faits d'armes. Il a été le premier partout, partout il a payé de sa personne. Cette valeur singulière qui procède des anciens chevaliers, ne l'a pas empêché d'exécuter une admirable retraite en 1870 de Montefiascone à Civita-Vecchia et à Rome.

Rome fut prise le jour de Sedan. Charette accourut au secours de la France. Pendant dix-huit ans, on avait hué et sifflé les zouaves dans cinquante journaux ; on les avait traités d'étrangers, de sbires, de jésuites ; ils ont oublié les outrages, mais ils se souviennent de la patrie.

La France poussa un cri d'allégresse. Nul ne me contredira. Leur patriotisme fut une trainée de poudre. La Vendée militaire ne voulait pas que l'on prit sa place. A côté de Charette, les Cathelineau, les Stofflet, les Lescure coururent au canon.

Et ici il nous faut rendre justice à M. Gambetta. Les débuts de sa dictature furent dignes d'un patriote. Il ne marchanda aux défenseurs de la France ni les fusils, ni les soldats, ni les commandements. Ce n'est pas lui qui envoya le pharmacien Bordone chercher Garibaldi. Plus tard il se laissa embrasser par la Révolution rouge, vilain baiser dont sa joue était vierge encore !

Lorsque Charette lui demanda de laisser à ses zouaves leur uniforme, M. Gambetta lui dit : *Gardez-le, colonel, il rappelle de trop beaux souvenirs.*

Ceci n'a jamais été démenti. Que se passe-t-il donc, à certaines heures, dans la conscience de ces hommes si prompts à modifier leurs sentiments et leurs opinions ? Ces souvenirs si beaux n'étaient-ils pas l'épée de Castelfidardo et de Mentana couvrant la poitrine de la plus touchante et de la plus auguste des abandonnées : l'Eglise ?

Et alors pourquoi, monsieur, laissez-vous flotter le drapeau rouge à Lyon, et avez-vous pour ami celui qui a écrit : *Fu-sillez-moi tous ces gens-là ?*

M. de Charette, sur la terre de France, entra dans la seconde période de sa vie militaire. Il fut en tous lieux, en toutes circonstances, un chef militaire accompli. A peine réorganisés, les zouaves coururent au canon. On ne les ménagea pas. On a même reproché à M. Charette d'avoir trop souvent exposé ses soldats. Ce reproche est une injure aux zouaves. Prodiges de sa grande vie, de sa grande âme, de son grand nom, Charette savait bien que ses soldats l'aimaient pour cette prodigalité. Il était leur idole, parce qu'il leur frayait une route où ils marchaient tous de front.

Je serai sobre de détails. M. de Charette a fait un récit, à la manière de César, de son héroïque campagne. Je ne citerai que cette fière parole. Blessé grièvement à Loigny, il repoussa les zouaves qui venaient le ramasser. — « Votre colonel est perdu, allez rejoindre vos rangs ! » Et ils allèrent venger le glorieux blessé sous la bannière du Sacré-Cœur.

Pendant ce temps-là, on assassinait le commandant Arnould sous la bannière des sans-culottes et Garibaldi dévalisait les couvents.

En 1871, quand la paix fut signée, la patrie ne fut pas ingrate : on offrit à Charette d'incorporer son régiment dans l'armée française. Le héros de Mentana et

de Loigny déclina cet honneur. L'histoire lui en sera reconnaissante. Les zouaves appartiennent au pape avant tout. La France les trouvera toujours contre les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur ; mais ils appartiennent à la chrétienté.

C'est inspiré par le même sentiment, par la même profondeur de vues politiques, par la même abnégation, qu'il a refusé le mandat de député que les électeurs des Bouches-du-Rhône lui avaient confié en 1871. Marseille, cette grande et singulière cité qui partage son cœur entre le soleil et le mistral, après avoir élu Berryer, avait acclamé Gambetta. Elle eut un renouveau de bon sens et de gratitude : le nom de Charette sortit vainqueur de l'urne électorale. Charette resta soldat, resta zouave, resta chef politique, Charette refusa.

Haute leçon, exemple d'austérité politique qui fit bondir les ambitieux !

Un député français que je rencontre quelquefois à Torquay m'a raconté l'anecdote suivante : Un de ses collègues, que l'on a baptisé *le Calvaire*, à cause des dix-huit croix étrangères qu'il s'est fait donner, fut tellement ému du refus de M. de Charette qu'il rédigea l'interpellation suivante :

« Les députés soussignés, considérant que le refus du mandat de député est une offense à la majesté du corps électoral, demandent des explications à S. E. le ministre de l'intérieur. »

*Le Calvaire*, n'ayant pas trouvé de co-signataire, retira son interpellation.

Athanase de Charette n'est pas député des Bouches-du-Rhône ; il est le député de la France monarchique et catholique, et vingt mille épées sortiraient du fourreau à un signe de lui. C'est une situation unique dans les annales de l'histoire moderne.

Le comte de Chambord a eu depuis sa majorité quatre grands serviteurs : le duc de Lévis, Berryer, Laurentie et Charette. C'est le dernier qu'il a appelé « son meilleur ami » ; c'est en effet lui qui est la véritable incarnation de son cœur et de sa politique. Les catholiques et les légitimistes français ont la rare fortune d'avoir au milieu d'eux un porte-drapeau qui leur indique une voie où ils ne peuvent s'égarer. M. de Charette est en France le représentant le plus fidèle de la politique de Rome et de Fréhsdorf.

On peut inscrire sur sa bannière ce premier vers d'une hymne fameuse :

VEXILLA REGIS PRODEUNT

On est certain de ne pas se tromper.

On l'a fait général : cela n'y fait ni chaud ni froid. Qu'il soit capitaine, colonel ou général, baron ou duc, il est mieux que cela : il est Charette ; mieux que cela encore : il est Charette second. Les dynasties des rois courent le monde ; les dynasties des héros, c'est plus rare.

Novembre 1876.

## NOËL

Voici Noël arrivé, et chacun est joyeux !

Le ciel est peut-être sombre, la terre couverte de neige ; une brise glaciale viendra gercer ces pauvres petites mains tout engourdis et cingler ces visages emmitoufflés jusqu'aux yeux, mais qu'importe ? « C'est Noël, réjouissons-nous ! »

Jour splendide, jour sans pareil, où l'on vit le ciel descendre sur la terre, et Dieu s'incarner pour sauver les hommes.

Il y a là un mystère qui confond tout esprit humain : le salut de l'homme conquis par Dieu ! C'est le commencement de notre Rédemption : elle devait s'achever sur une croix.

Voilà ce qui inspirait notre artiste quand il symbolisait Noël sous la figure d'un ange descendant du ciel, appuyé sur une croix et portant entre ses bras un nouveau-né. Le nouveau-né, c'est Jésus. Cette croix, c'est celle de Jésus, celle qui doit le voir sanglant et expirant ; sur elle doit se consumer le rachat du genre humain, commencé à la crèche de Bethléem.

Du reste, une tradition raconte que les Mages, en apercevant l'étoile qui leur annonçait un Sauveur, distinguèrent dans sa lumière des choses merveilleuses : c'était un ange radieux qui pressait sur son cœur un petit enfant, et le petit enfant lui souriait ; et, derrière lui, dans le firmament, brillait une immense croix tout éclatante, et sa clarté tombait sur la terre en rayons enflammés.

Chose étrange ! cette croix, c'était un signe de souffrance, de honte, de mort. Et pourtant, il y eut là, pour le monde, plus de joie que de tristesse. L'homme chante encore à ce souvenir : « Gloire à Dieu ! » et les anges lui répondent : « Paix sur la terre ! » C'est une allégresse universelle. Mais aussi, par la croix, si Jésus a souffert, il nous a sauvés et nous a donné la vie.

C'est à vous, chers enfants, pour lesquels Noël est surtout une fête ; c'est à vous, pauvres déshérités de la fortune ; c'est à vous, âmes simples et aimées de Dieu, que nous nous adressons. Nous venons vous dire comment un grand saint passait ces heureux temps qui rappellent la naissance du Sauveur. Puissiez-vous trouver dans cet exemple une aimable leçon pour l'avenir, puissiez-vous vous sentir animés du pieux désir d'imiter celui qui s'offre à vous, comme un parfait modèle de l'amour et de la pauvreté évangélique.

Qui de vous pourrait s'endormir tranquille, le jour de Noël, s'il n'avait été s'agenouiller dans une église, pour méditer pendant quelques instants devant une représentation de l'étable de Bethléem, et se mêler par la pensée à cette scène pleine d'enseignements et de consolations ? Plusieurs, parmi vous — et ceux-là sont bien inspirés — disposeront dans une chambre une crèche, qu'ils iront visiter chaque jour jusqu'à l'Épiphanie. Et là, reportant leur esprit vers Celui dont ils contemplent l'image, ils diront quelques cantiques, remercieront l'Enfant-Jésus de tout ce qu'il a souffert pour eux, Lui demanderont de ne pas les abandonner dans leurs peines et leurs défaillances, et prieront sa sainte Mère de veiller sur eux, comme elle ne cessait de le faire à l'égard de son divin Fils.

Ce pieux usage est partout répandu dans le monde catholique. Comment et en quelles circonstances a-t-il été établi ? C'est saint François d'Assise qui en a eu le premier la pensée. Qui ne connaît ce grand saint ? Qui n'a admiré l'amour brûlant de ce serviteur de Dieu, auquel l'Eglise a décerné le nom de Séraphique ? Qui ne sait également que cette âme particulièrement chère à Notre-Seigneur, avait su conserver, au milieu des marques les plus éclatantes de la prédilection divine, la simplicité d'un enfant ? Aussi, Noël, la fête de l'enfance, était-elle pour lui l'une de celles qu'il voyait revenir chaque année avec le plus de reconnaissance envers l'Homme-Dieu, parce qu'elle lui rappelait ses abaissements et sa faiblesse.

Saint François se trouvait à Rome au mois d'octobre 1223 : il venait demander au pape Innocent III de confirmer les règles de son ordre. Dès qu'il eut obtenu cette faveur, le 29 novembre, le grand saint songea à fêter dignement le jour de la Nativité. Tandis qu'autour de lui, plus d'un probablement, ainsi qu'à notre époque, ne voyait arriver cette solennité que comme une source de divertissements frivoles ou de plaisirs indignes, saint François n'était préoccupé que d'une idée : que pourrait-il faire pour entraîner tant d'âmes indifférentes à penser davantage à Dieu, et à aimer d'un cœur plus sincère Celui qui était mort pour amour pour eux ?

Après avoir consulté le Saint-Père et obtenu sa permission, il s'occupa de réaliser le plan qu'il avait conçu. Un petit village, près de Rome, appelé Greccio, fut l'endroit qu'il choisit pour l'exécution de son projet ; et là, de concert avec un de ses fidèles amis, Jean Velita, il se mit courageusement à l'œuvre. Un hiver des plus rigoureux, des tempêtes de neige, des routes rendues presque impraticables, rien n'arrêta le zèle des deux compagnons : sur le revers de la montagne, fut installée une étable rustique ; on prépara des figures en bois représentant l'Enfant-Jésus, la sainte

Vierge et saint Joseph : un autel fut dressé, sur lequel on pourrait célébrer le sacrifice de la messe. Le 24 décembre, alors que tout était prêt, des bergers amenèrent une vache et un âne qu'on attacha à la mangeoire, et, à minuit, en cet endroit jusque-là si solitaire, accourut en foule tout le peuple des environs, attiré par la nouveauté de ce spectacle. L'aspect était des plus imposants : les bergers avaient allumé des torches qui éclairaient la montagne et donnaient à ce tableau une animation en rapport avec son caractère, à la fois touchant et grandiose ; l'autel était tout resplendissant de lumière. François se tenait là, entouré d'un grand nombre de moines. Une messe solennelle fut chantée, pendant laquelle le saint remplit les fonctions de diacre ; puis, élevant la voix au milieu de cette multitude silencieuse et recueillie, il fit entendre, sur le mystère de la Nativité et les douleurs de l'Enfant-Jésus, des accents passionnés, qui, s'emparant de tous les cœurs, firent verser d'abondantes larmes. Quant à lui, succombant pour ainsi dire d'amour et de reconnaissance envers Notre-Seigneur, il s'efforça de maîtriser l'émotion qu'il avait communiquée à son auditoire ; mais sa voix, entrecoupée de sanglots, vint trahir tous les sentiments de componction dont il était pénétré, et il resta abîmé dans une contemplation muette, dont l'éloquence était sublime.

Toute la nuit se passa à chanter des hymnes d'allégresse en l'honneur de la naissance du Sauveur, et chacun voulut venir s'agenouiller sur la paille de l'étable, afin de graver plus profondément dans sa mémoire le souvenir de cette scène et des augustes personnages qu'elle représentait.

Et, depuis cette époque, cette religieuse coutume s'est propagée dans l'univers entier. Et voilà comment, au jour de Noël, vous allez visiter la crèche de l'Enfant-Jésus. — Vous, chers enfants, vous savez bien ce que vous lui demanderez ; votre cœur s'épanchera vers le sien et y demeurera pendant tout ce temps de joie et de bonheur. En compatissant aux cruelles souffrances de Celui qui a voulu naître pour vous sauver, vous déposerez, au plus intime de votre être, de précieux germes pour l'avenir, qui se changeront en armes puissantes, au moment de la lutte et des tribulations.

Et vous, parents, vous ne négligerez pas d'accompagner votre famille devant ces saintes figures. Allez puiser au souvenir de l'étable de Bethléem les leçons d'humilité, de patience et de résignation. Apprenez-y de Marie et de Joseph à offrir vos enfants à Dieu ; apprenez-y à les élever chrétiennement, et demandez à la Reine des Anges de vous obtenir les grâces qui vous sont nécessaires pour supporter cette effrayante responsabilité qui vous incombe : le salut de l'âme de ceux que vous avez mis au monde !

Mais pourquoi se servir de ces images plus ou moins grossières ! — Ce n'est pas ici la place des arguments théologiques : il nous suffit de répondre par l'exemple de saint François d'Assise et la sanction de toute l'Eglise.

Mais, c'est de l'enfantillage ! direz-vous encore. — Eh bien oui, cette représentation est naïve, et la manifestation qu'elle excite a précisément ce caractère de la jeunesse. Mais, ne vous y trompez pas, elle en a aussi toute la simplicité et toute l'innocence ; et, c'est en cela qu'elle est grande devant Dieu, en même temps qu'elle réjouit parfaitement l'âme.

Est-ce que vous connaissez la gaieté, vous autres, esprits forts et philosophes ? — Vous n'êtes ni assez petits, ni assez humbles. Et que sont vos éclats de rire, à vous, favorisés de la fortune, déjà blasés à l'âge où votre raison vient à peine d'éclorre ? — Ils sont bruyants, il est vrai, mais leur son est bien creux : le souffle de l'esprit malin a passé par là. Votre conscience n'est pas tranquille, et, partant, elle reste imprégnée d'un fond de tristesse que vos folies ne peuvent effacer à votre gré.

L'enfance seule est franchement gaie, parce qu'elle est encore jeune et pure ; et tout ce qui lui ressemble, tout ce qui lui emprunte ses qualités inappréciables, a le